

Illustrations sonores:



- ① L'intempestive, «L'histoire ouverte de Canal Sud», 59 min, 17 novembre 2008, montage.
www.intempestive.net/l-histoire-ouverte-de-Canal-Sud
- ② Indicatif de l'émission Cradiophonique sur Radio Galère.

PRÉFACE

PIRATER LES PIRATES

JULIETTE VOLCLER

«Ne haïssez pas les médias, soyez les médias» : en 1999, le slogan de la plateforme collaborative Indymedia invitait chacune et chacun à développer un «journalisme citoyen» sur Internet. Nouveau moment de lutte, avec l'émergence de l'altermondialisme pour s'opposer à la mondialisation néolibérale, notamment lors du sommet de l'OMC à Seattle. Nouveau mode de diffusion, nouveau support et nouveaux formats d'expression, avec le développement de ce qui sera nommé plus tard le web 2.0, à savoir les contenus auto-publiés, les échanges entre internautes, le caractère collectif et horizontal des productions. De la nouveauté, certainement, mais qui s'inscrivait dans une longue histoire politique, sociale, technique, conceptuelle.

«Ne haïssez pas les médias, soyez les médias» : une phrase héritière des affiches de Mai-68, le flacon «Presse, ne pas avaler», le micro de l'ORTF «La police vous parle tous les soirs à 20h». Sans les radios pirates émergeant à la même époque, Indymedia n'aurait sans doute pas vu le jour. Si nous cessons d'analyser la plateforme web au prisme du progrès technologique et de lignes matérielles séparées les unes des autres, nous pourrions même l'envisager comme une antenne un peu tardive, un peu brouillonne, un peu sécessionniste, qui aurait diffusé du son essentiellement transcrit en textes et en vidéos, secondairement sous forme audio. Bien sûr je tire les fils comme ça m'arrange – ou plutôt comme ils se sont arrangés avec moi. Une histoire parmi de multiples autres possibles, qui extrait le récit d'une linéarité triomphante pour aller chercher des perspectives oubliées dans le paysage fragmentaire et incertain du présent.

«Ne haïssez pas les médias, soyez les médias» : comme avec les radios pirates, la promesse magnifique d'une démocratisation radicale. Comme avec les radios pirates, la reproduction de dominations au cœur même de l'utopie annoncée. Essentiellement une affaire, dirions-nous un quart de siècle plus tard, de jeunes hommes blancs, cis, hétérosexuels, valides, éduqués, issus des classes moyennes des pays riches. Pour les femmes cis et plus encore pour les personnes handies, racisées, pauvres, queers, la lutte se poursuivait de l'intérieur contre cette fausse universalité – quand la lutte se

montrait seulement possible. Elle n'a pas eu le loisir de s'interrompre jusqu'à maintenant.

Début des années 2000, j'étais une jeune femme cis, blanche, valide, éduquée, de classe moyenne, je disposais des outils pour accéder au web 2.0. Je contribuais à Wikipédia comme à Indymedia, qui se définissaient comme des espaces où il n'y avait aucune permission à demander, qui relevaient le défi d'autoproduire et d'autodiffuser des contenus aussi sérieux – voire davantage – que les diffuseurs professionnels, et qui offraient la possibilité de donner de la visibilité à des sujets que ces derniers écartaient. Maîtriser les tuyaux et les contenus qui y circulent. J'ai vite réalisé que le web participatif ne se fondait pas sur l'absence de permissions, de normalisations et de hiérarchisations – simplement sur des alternatives à celles des médias dominants, jugées préférables par les personnes les plus investies, mais éminemment problématiques elles aussi.

J'avais, en tant que femme et en tant qu'anarchiste, double nécessité à me légitimer moi-même à publier des contenus. Je savais que cette légitimité ne me serait octroyée ni de l'extérieur ni par mes supposés pairs au sein de ces alternatives. Je considérais que mon travail consistait précisément à octroyer cette même légitimité à des pensées et à des existences minoritaires. Je détournais les outils que mes années d'études m'avaient conférés, ceux de la recherche et de l'écriture, pour œuvrer à davantage de justice sociale. J'avançais en solitaire au sein de vastes domaines collectifs – non pas que j'aie été la seule à me saisir du web participatif dans cette intention, simplement je n'avais pas rencontré les multiples autres. J'avais pris pour pseudo le nom d'une pirate – les femmes habillées en hommes pour accéder aussi bien qu'eux à certaine liberté de mouvements, de paroles, de déplacements.

L'écrit participatif m'a menée à la radio associative au milieu des années 2000, en l'occurrence à Fréquence Paris Plurielle, dans un quartier pauvre de la capitale française. Non pas littéralement, car il n'y eut aucun lien formel, mais cet imaginaire pirate m'a permis d'appriivoiser le micro. J'abordais un territoire inconnu pour moi, dont je ne connaissais pas les règles, que je n'explorais plus avec autant d'idéalisme que le web, dont l'aspect collectif se montrait plus concret et au sein

duquel je savais qu'il ne faudrait pas seulement travailler les contenus, mais les formes et les processus de production. J'estimais que les contenus ne posaient pas ici, par rapport à Wikipédia, de souci particulier : la critique sociale et l'antiautoritarisme se trouvaient bien accueillis. Rétrospectivement, je mesure qu'ils demeuraient, me concernant, amplement empreints de privilèges non questionnés, notamment en termes de validisme, de blanchité et de normes de genre. Le contexte de production (l'organisation de la radio elle-même et les modalités techniques et éditoriales des émissions auxquelles je prenais part) ne me paraissait pas questionnable dans l'immédiat et demeurait auréolé d'une histoire de libertés conquises.

Les contenus apparemment ouverts, le contexte apparemment impondérable, je m'interrogeais principalement sur les formes à l'époque. D'autres personnes, à Radio Canut (Lyon) et Canal Sud (Toulouse) notamment, se posaient les mêmes questions. ^① Comment extraire les radios associatives de la triade monologues façon lecture de tracts, entretiens en plateau, reportages en manif? Comment ne pas tomber dans l'inévitable morceau de musique ponctuant les paroles chaque quart d'heure? Comment introduire davantage de travail sur les formats et ne plus les considérer comme secondaires au message à faire passer? Ces réflexions sur les formes débouchaient inévitablement sur des remises en question des processus. Comment penser la radio autrement que comme un tuyau à faire passer des messages? Comment ne pas réinventer l'eau chaude à chaque émission, comment conserver la mémoire de programmes passés et favoriser l'écoute de productions ailleurs en France, comment créer des liens et de l'entraide? Dans ces années 2000, une blague récurrente dans les radios associatives françaises affirmait que les seules auditrices et auditeurs de nos émissions étaient les autres productrices et producteurs de notre radio – et ce n'était pas vraiment une blague. Cela offrait l'avantage, à chaque nouvelle personne formée à la pratique radio, de trouver aussi une nouvelle paire d'oreilles pour écouter les autres émissions. Le micro se voulait, non pas une frontière entre personnes dignes d'y accéder et personnes bonnes à recevoir leurs paroles, mais un relais au sein des luttes sociales et des minorités. Le haut-parleur, non pas une cloison hermétique, mais une porte d'entrée. Penser la radio comme outil d'émancipation

impliquait nécessairement de questionner le rapport à celles et ceux qui l'écoutent.

Notre petite bande inter-radiophonique informelle estimait qu'aucun contenu véritablement radical ne pouvait surgir de formes réactionnaires ni d'habitudes autocentrées. Le contenu, trop souvent, vient masquer un contexte défaillant. Il ne s'agit pas d'une simple incohérence entre un contenu supposément radical et un contexte indémodablement inégalitaire – mais de la production de contenu radical comme élément structurant du maintien de l'inégalité. Si les directions d'antennes associatives concevaient souvent les radios comme des chapelles fortifiées et admettaient assez mal les remises en cause, les émissions se montraient désireuses de transversalité, de dialogues, d'évolutions. Nous avons mis en place, avec un cercle de plus en plus large au fil des années 2010, divers outils de changement. Nous avons animé des formations pour que les productrices et producteurs archivent leurs contenus sur le web sous forme de podcasts, pour la mémoire et la circulation des programmes. Simultanément, nous nous autoformions à la création sonore puis transmettions ces savoirs et pratiques nouvelles à travers des ateliers collectifs lors de rencontres entre émissions de radios. Entre 2007 et 2012, j'ai produit dans mon émission *L'intempestive* une série de monographies sur les radios libres en France¹. Entre 2009 et 2017, nous avons conçu et fait vivre *Sons en luttes*², une plateforme d'archivage d'émissions militantes, afin de permettre au public d'avoir accès aux échos des luttes sociales et politiques partout en France et aux radios libres de rediffuser le contenu d'autres antennes. De 2009 à 2017 aussi, j'ai animé avec quelques ami-es issues de cette petite bande le *Perce-oreilles*, un portail web sélectionnant des programmes radiophoniques et sonores qui mêlaient radicalité politique et radicalité formelle³. Au début des années 2010, je suis passée sur Radio Galère (Marseille), où j'ai rejoint une petite équipe de création sonore réunissant des producteur-ices d'émissions féministes, de critique sociale ou musicales. Nous avons monté un festival annuel qui faisait la part belle à la radicalité sonore et politique, et

1 www.intempestive.net/radios-libres

2 www.web.archive.org/web/20170916141729/http://www.sonsenluttes.net

3 www.web.archive.org/web/20170522141518/http://www.perceoreilles.net

produit sur l'antenne *l'émission Cradiophonique*.^④ De 2011 à sa pause en 2019, j'ai par ailleurs contribué à la revue d'art radiophonique et sonore *Syntone*⁴, dans l'idée de développer la critique sonore en France, de mettre au jour une histoire de la création radiophonique et de participer à l'élaboration d'une culture de l'écoute. Je traçais aussi mon chemin dans la recherche indépendante autour de la critique sociale du son. Le son, celui des radios associatives comme celui de la création sonore ou, aussi bien, des armes acoustiques et du design sonore, demeurait à mes oreilles mal connu, sous estimé, mal documenté, et je tentais d'y remédier à mon niveau.

En 2009 toujours, riche année pour les radios libres en France, s'est constituée la nébuleuse de féministes, gouines, trans, femmes, Radiorageuses, toujours bien vivante en 2024. J'ai accompagné son chemin au départ, mais n'y ai pas participé, mon émission n'étant pas collective et portant sur d'autres thématiques. Le réseau, visant à archiver sur le web et à diffuser plus largement une sélection de programmes féministes, réunissait d'autres émissions et majoritairement d'autres producteur-ices que celles et ceux évoqués ci-dessus. Les radios associatives françaises étant souvent dirigées par des hommes cis-hétéros blancs cinquantenaires dans les deux premières décennies du XXI^e siècle, y produire des émissions féministes relevait à la fois d'une évidence politique (aucune radio libre digne de ce nom ne pouvait passer outre) et d'un combat interne persistant à plusieurs égards. Nul hasard si les émissions féministes ont choisi de s'organiser entre elles et différemment. D'abord, l'appropriation d'outils techniques (radio et web) par les femmes et les minorités de genre constituait et constitue toujours un enjeu central. Ensuite, les émissions féministes se montrent à la fois critiques du mode de fonctionnement encore très vertical de bien des radios associatives françaises et en désaccord avec le positionnement politique d'autres programmes sur les questions de genre. Elles affirment une perspective trans-pédé-gouine⁵ et intersectionnelle au sein d'environnements plutôt acquis aux positionnements (faussement) universaliste et humaniste. Minoritaires chez les minoritaires. Toujours en mouvement

4 www.syntone.fr

5 L'expression «trans-pédé-gouine» (TPG) renvoie à un positionnement radical et anti-autoritaire au sein des communautés LGBTQIA+.

et en questionnement au sein d'un monde qui s'est en partie institutionnalisé. DégenrÉEs, l'une des émissions fondatrices des Radiorageuses, s'est même vue exclure par Radio Kaléidoscope (RKS) en 2019, alors qu'elle y émettait depuis 15 ans – et avec elle, une émission anticarcérale et une émission autour des luttes locales, toutes trois jugées trop radicales⁶. Le réseau Radiorageuses, à rebours des modes d'organisation hiérarchisés, a conçu un fonctionnement décentralisé et tournant, fondé sur le temps long des discussions et des remises en question. Il s'articule chaque année autour de rencontres basées sur des échanges de savoirs horizontaux, des débats sur les enjeux féministes et des problématiques des radios dans lesquelles les personnes sont impliquées, et souvent des nuits de la radio en direct.

À compter de 2014, alors que depuis une décennie mon militantisme avait notamment consisté à donner de l'audibilité au son sous de multiples formes, j'ai observé son explosion médiatique, que ce soit à travers les recensions du Perce-oreilles, la veille assurée pour *Syntone* ou mes recherches sur le design sonore. Il devenait difficile voire impossible de suivre tout ce qui sortait : après la rareté, l'avalanche. Le podcast industriel faisait son entrée en scène. Conçu par des studios de production professionnels, suivant une poignée de formats normalisés (le plateau entre potes, le reportage à la première personne, l'entretien intimiste), ne jurant que par les chiffres d'audience, il portait ses messages (éditoriaux ou publicitaires) la main sur le cœur. Cette ébullition soudaine aurait pu être le signe de notre victoire, mais nous l'avons vécue comme un écrasement de mille autres formes possibles et la tentative d'effacement d'une longue histoire. *Exit* la mémoire, *exit* la radicalité, *exit* l'invention. Le bulldozer majoritaire débarquait sur nos pratiques minorisées. Concernant les questions féministes, j'étais partagée entre le soulagement qu'enfin, portées par les luttes de terrain, elles acquièrent la visibilité qu'elles exigent – et la colère de les voir digérées par des formes et des processus capitalistes. Nous voulions de la justice sociale, nous avons eu de nouvelles stars. Les contenus censément révolutionnaires venaient fournir

6 DégenrÉEs, Parloirs libres, Micro-Ondes, «Putsh en cours à Radio Kaléidoscope», *Le Tamis*.

de nouveaux atours au vieux système de domination⁷. Les auditrices et auditeurs, elles et eux, ont été prié-es de rester précisément à leur place, celle de la consommation de contenus audio. Au milieu des années 2010, j'ai commencé à animer des ateliers d'écoute collectifs, pour y envisager l'écoute comme une pratique en tant que telle (et non une action passive ou subie), pouvoir analyser et contextualiser tout type de son (création, entretien, alarme...), poser des mots sur ses écoutes et échanger collectivement à partir de là. En somme, il m'avait fallu dix ans pour passer du micro à l'oreille. Je conçois l'élaboration de cette écoute critique comme un engagement spécifiquement féministe, plaçant la recherche, l'attention, le décentrement et l'interdépendance au cœur de la démarche.

Ce récit personnel et parcellaire de deux décennies dans les radios libres en France ne s'arrête pas à l'avènement du podcast industriel, loin s'en faut. Ce fut une étape, certainement, mais elle m'a surtout marquée par ce qui a su perdurer et naître malgré cela. Les radios libres, en dépit de la reproduction de dominations qui s'y opère, demeurent des lieux dont nous pouvons nous saisir pour bâtir des territoires respirables, pour instituer d'autres modes d'organisation, pour transmettre des outils d'émancipation. En 2019, lors de la forte lutte contre la réforme des retraites en France, et à partir de 2020 avec la pandémie de Covid-19, les émissions des radios libres ont su être là pour s'associer entre elles et avec des studios de podcast indépendants ou des collectifs sonores. Elles ont su transmettre l'énergie folle du mouvement social et y contribuer, en pointant leurs micros vers ce qui venait d'en bas, en inventant de nouvelles alliances. Quelques mois plus tard, elles ont su relayer les initiatives d'entraide qui s'auto-organisaient à l'occasion des confinements sanitaires, et s'affirmer plus que jamais comme des maillons vitaux dans une longue chaîne de solidarité. C'est sur les antennes associatives comme celle de π -Node (Mulhouse et Paris), que je trouve toujours des agencements sonores et sociaux inédits. Les marges, écrit la théoricienne afroféministe bell hooks, tout en étant

7 Murhula Christelle (avec Le Saux Laurence), «Derrière la belle vitrine Louie Media, un management qui fait des dégâts», *Télérama*, 8 juillet 2021.
Zerouali Khedidja, «Dans le far west de l'industrie du podcast», *Mediapart*, octobre 2021.

définies par les structures qui nous oppriment, constituent «un site de radicale possibilité»⁸. Nous restons écouté-es essentiellement par nos comparses de radio et nous serons sans cesse les pirates des pirates. Nous ne sommes jamais parvenu-es à «être les médias» et tant mieux. Notre rôle se situe ailleurs. Nous transmettons des possibilités radicales.

p.18: Radio pleine lune, «La pleine lune, radio de femmes 101 FM», affiche, 29 × 42 cm, s.d. Archives contestataires, fonds du Mouvement de libération des femmes, MLF-GE-S3-SS42-D28-P18.

p.20: Viviane Gonik, «La lune n'est pleine qu'1 fois par mois», photographie, 18 × 24 cm, s.d. Archives contestataires, fonds Viviane Gonik, 034_VG-D10.

8 bell hooks, *De la marge au centre. Théorie féministe*, Paris, Cambourakis, 2017.